

JÉRÉMIE MCEWEN, *Pays barbare*, Montréal, Varia, 2021, 110 pages

Laurier Lacroix

Volume 16, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, L. (2022). Compte rendu de [JÉRÉMIE MCEWEN, *Pays barbare*, Montréal, Varia, 2021, 110 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(2), 14-14.

Jean Leloup

suite de la page 13

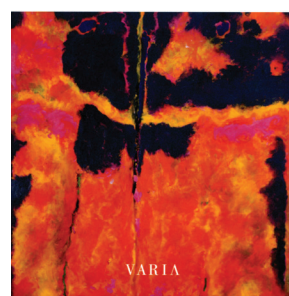


pourtant pas sa portée réelle: réduite à sa seule apparence, la protagoniste peine à attirer le regard de son patron, un ridicule «quinquagénaire blue jeansé» reluquant ses employés et qui devient, au final, le symbole d'une société plutôt insipide.» (p. 118). Il y aurait à se demander si le «simplisme» reconnu dans l'analyse ne serait pas à réévaluer en tenant compte de l'économie des moyens qu'impose la chanson, de même que si cette profondeur annoncée et dévoilée par l'analyse («le symbole d'une société plutôt insipide») n'était pas déjà éloquent dans la pièce musicale, déjà présente au premier degré pourrait-on dire. Quoi qu'il en soit, un malaise s'installe dans la méthode d'analyse, et le présupposé qui consiste à croire qu'une œuvre est trop populaire pour les théories semble imposer à l'œuvre de Leloup une simplicité qui, au fond, n'y a peut-être jamais été, et que les théories, de surcroît, ne supposent pas *a priori*.

Malgré les réticences ici formulées, il appert que *Le principe de la Mygale* en impose, en particulier par son statut de précurseur pour les études leloupiniennes. Le caractère systématique de l'entreprise de recherche menée par Muray constitue une traversée globale de l'œuvre de Leloup (une première) et pave la voie à d'autres travaux, voire les autorise en laissant entrevoir la valeur du travail de l'artiste. Il ne serait guère étonnant, en effet, que les nombreuses voies tracées par cet ouvrage, les lignes de fuite qu'il indique et le vaste horizon qu'il découvre non seulement encouragent et suscitent des travaux futurs, mais leur servent aussi d'ancrage – ou, plus simplement peut-être, servent d'invite à l'écoute néophyte ou alors mélomane d'une œuvre à découvrir encore. ♦

Jérémie McEwen

PAYS BARBARE



DES IDÉES DES ŒUVRES DES RUINES

JÉRÉMIE MCEWEN

PAYS BARBARE

Montréal, Varia, 2021, 110 pages

Il s'est rendu célèbre par ses tableaux réalisés à partir de superpositions de plans de couleurs saturées de vernis créant de riches et profondes surfaces lustrées. Les couleurs délavées de ses aquarelles avancent librement, se définissent et s'interpénètrent afin de fournir des images riches de mouvement. Le peintre Jean McEwen (1923-1999) a connu une brillante carrière et sa réputation ne se dément pas comme en font foi les résultats des ventes publiques des dernières années.

Jérémie, son fils, qui se rappelle avoir visité l'atelier du peintre et qui a toujours vécu entouré de ses œuvres, utilise des figures de style comparables, répétition et dilution, et procède par accumulation des mêmes arguments dans une longue lettre posthume adressée à la fois à son père et à son pays en devenir. Lettre qui reprend et poursuit celle qu'il avait présentée le 7 septembre 2018 à l'émission *On dira ce qu'on voudra* (R.-C.). Sous forme de questions, d'affirmations, de préjugés, l'essayiste, professeur de philosophie au cégep, mais également chroniqueur et chanteur/rappeur, prend la plume au moment où il sera bientôt lui-même père pour dire à son géniteur son admiration/désarroi, face à ce pays qui est son espérance-miracle/illusion.

L'auteur, né d'un second mariage de McEwen avec une jeune «immigrante lettone», n'avait que 18 ans à la mort de son père. Ce sont quelques-uns des souvenirs de ces années d'enfance et d'adolescence qui sont évoqués et qui retracent le portrait d'un père séducteur, alcoolique, carnivore, rimailleur, tyrannique, croqueur d'Ativan, taciturne, autoritaire et trop absent. Dans cette famille dysfonctionnelle, le père impose des valeurs fondées sur une admiration inconditionnelle envers un certain modèle que représente Paris, un dédain pour la médiocrité québécoise, une incapacité de reconnaître les qualités de l'expérience nord-américaine, un amour d'une culture savante conventionnelle et une obsession envers l'importance et le pouvoir de la peinture. Ce sont ces distinctions que l'auteur se rappelle pour dire à son père que malgré le temps qui leur aura manqué il a retenu certaines leçons de cette éducation, en particulier celles venues de la couleur.

Ce père révolutionnaire par son art et réactionnaire dans ses jugements sert de levier pour définir la pensée du fils qui souhaite réaliser le projet de pays que son père a refusé. Face à ce géniteur amnésique: «[...] t'as décidé d'oublier avant de t'en

souvenir, vous avez fini par vous rejoindre toi et la nation qui n'existe toujours pas chez toi.» (p. 33), le fils qui, sans l'accepter, se reconnaît dans l'immobilisme de l'attente qui caractérise les Québécois, en vient à reconnaître que le passé n'est pas monochrome. Alors, l'art de son père et sa pensée sont plus complexes qu'il n'y paraissait d'abord et ils portent un message d'espoir et de recommencement pour les jeunes générations.

Le fils a hérité de la capacité d'associer la couleur à un état, à l'État, sorte de synesthésie augmentée. Ce n'est pas seulement un autre sens qui est convoqué à travers la couleur, mais une manière de prendre connaissance et possession du monde. Alors que la peinture explorait d'abord le blanc, affirmation de la supériorité de la race, de la quêtainerie, de la quiétude, puis le rouge infini, changeant, entre ses pulsions de vie et de mort, ou encore la confiance que suggère l'orangé et la mélancolie du mauve; certaines séries, dont celle des *Drapeaux écorchés* (1985), fondent l'espérance. Car la solution surgit de la circularité de la série, la reprise et l'exploration du même, la persistance de la recherche.

Jérémie McEwen, sans en affirmer le résultat et en prédisant son échec (sorte de pensée magique) croit en ce qu'il nomme la pensée créative, la vérité créative. Selon lui, le Québec s'incarne d'abord et avant tout dans une idée et, comme toute conception mentale, il est une manière de se représenter. La pensée créative née dans le silence de la réflexion ne vit que dans l'éclat de son partage. À l'instar du travail solitaire et toujours repris du père, il s'agit d'une invitation à réfléchir collectivement le Québec par l'apport de l'inventivité de chacun, de son témoignage et de la part de risques qu'il est prêt à assumer. Ce Québec sera fait de questions, de débats, d'échanges, de diversité et d'imagination. La création prend tous ses droits et proclame que le Québec ne se fera pas sans elle. À travers cette lettre trop bavarde et trop allusive, une émotion perce, celle d'un futur père qui n'a pas de pays à offrir à sa progéniture et qui, brave et hésitant, réfléchit à cette double naissance.

Laurier Lacroix

Professeur émérite, UQAM